

1914-1918 : cent ans déjà...

EDITO

1914, malgré les exhortations appelant à la paix, la machine à broyer les hommes était inexorablement en marche. Le peuple répondit présent à la mobilisation générale. Ce n'est pas non plus la fleur au fusil que les futurs combattants partirent mais plutôt avec résignation. C'est le cœur lourd que les hommes abandonnèrent leurs familles éplorées, les récoltes sur pied, les travaux urgents pour aller vers un destin parfois funeste.

Notre village, Manduel, ne fut pas épargné par la fatalité. Le monument aux morts témoigne du sacrifice de nos enfants, du don de leur vie pour la patrie.

Le journal publié aujourd'hui, se veut un hommage à nos Manduellois.

Dans ces pages, c'est un pan de l'histoire locale qui témoigne de la destinée de nos poilus.

100 ans déjà et le souvenir de l'holocauste reste inscrit dans la mémoire des familles. C'est un témoignage de leur vie qui nous est livré, un témoignage de leur vie, parfois trop courte.

La tragédie de 1914-1918 marque la fin d'une époque ; plus rien ne sera pareil et les mémoires garderont longtemps la marque de cette guerre, que l'on aurait voulu « der des ders », où la vie des hommes compta si peu, mais qui exacerba des idées de revanche, de puissance, de domination et ouvrit l'avenir sur d'autres conflits aussi meurtriers.

Jean MONTAGNÉ

Conseiller municipal délégué à la Défense
et aux Anciens Combattants

Le drame déclencheur

Le 28 juin 1914, l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche-d'Este et son épouse la Duchesse de Hohenberg, en voyage officiel à Sarajevo (Bosnie) sont victimes d'un attentat. Une première bombe éclate sur le parcours, ne faisant pas de victime. Les visiteurs entrent à l'Hôtel de Ville où ils sont reçus par le bourgmestre. La réception terminée, chacun reprend sa voiture et le cortège poursuit la visite de la ville. En arrivant à un carrefour, deux coups de feu éclatent, le premier atteint la duchesse à l'abdomen et le second atteint l'archiduc à la gorge transperçant la carotide.

Deux agresseurs sont arrêtés, il s'agit des serbes Cabrinovitch, typographe et Princip, étudiant à Sarajevo qui, ayant appris la visite de l'Archiduc à Sarajevo fin juin, avaient monté leur attentat à Belgrade afin de sacrifier à la patrie, l'Archiduc, son épouse et leur suite. Pour cela ils se procurent, auprès d'un ancien lieutenant austro-hongrois ayant déserté six bombes, des revolvers et du cyanure afin de pouvoir se suicider après l'attentat. Ils n'useront pas du cyanure et seront arrêtés sur le champ. Aussitôt l'Autriche voit dans ce tragique événement, l'occasion de régler enfin ses comptes avec la Serbie. Eliminer celle-ci si l'empire ne veut pas être disloqué. Début juillet, l'Allemagne consultée ne voulant pas déplaire à son voisin, approuve, car le moment est favorable, mais ne souhaite pas l'extension du conflit.

Un ultimatum sévère est remis par l'Autriche à Belgrade, la Serbie a quarante-huit heures pour l'accepter sans aucune modification. Malgré les exigences de l'Autriche, la Serbie l'accepte intégralement, sauf l'article qui prévoit que des fonctionnaires austro-hongrois doi-

vent participer à l'enquête. Aussitôt l'Autriche rompt les contacts avec la Serbie et déclare la mobilisation générale ; de son côté la Serbie en fait de même.

Mais la Russie s'inquiète, si la Serbie est écrasée, cela aura une influence sur ses rapports avec les Balkans. Le 29 juillet elle prévoit une mobilisation inactive mais ne rompt pas ses rapports diplomatiques. Le Tsar suggère même de soumettre le différent austro-serbe à la cour de La Haye.

Des événements en cascade

Mais, fin juillet, la fièvre militaire autrichienne, commence à gagner d'autres pays d'Europe. Alors que des monitors autrichiens parviennent à bombarder la citadelle de Belgrade, l'Allemagne demande à la Russie des explications sur sa mobilisation

Le 1er août :

Jaurès est assassiné alors qu'il dîne au Café du Croissant, Tout Paris est en émoi. D'autre part, l'Allemagne décrète la mobilisation générale ; par précaution la France en fait autant.

3 août :

L'ambassadeur d'Allemagne quitte Paris, notifiant au gouvernement français l'état de guerre.

4 août :

Lors de l'ouverture de la dernière séance à la Chambre le président rend un vibrant hommage à Jaurès. C'est ensuite M. René Viviani, président du conseil qui communique le message du Président de la République devant des députés debout. « La France vient d'être l'objet d'une agression brutale et préméditée qui est un insolent défi au droit des gens. Avant qu'une déclaration de guerre nous eût encore été adressée, avant même que l'ambassadeur d'Allemagne eût demandé ses passeports notre territoire a été violé. L'Empire d'Allemagne n'a fait hier que donner tardivement le nom véritable à un état de fait qu'il avait déjà créé.

« Depuis déjà plus de quarante ans, les français, dans un sincère amour de la paix, ont refoulé au fond de leur cœur le désir des réparations légitimes.

« Ils ont donné au monde l'exemple d'une grande nation qui, définitivement relevée de la défaite par leur volonté, la patience et le travail, n'a usé de sa force renouvelée et rajeunie que dans l'intérêt du progrès et pour le bien de l'humanité.

« Depuis que l'ultimatum de l'Autriche a ouvert une crise menaçante pour l'Europe entière, la France s'est attachée à suivre et à recommencer partout une politique de prudence, de sagesse et de modération.

« On ne peut lui imputer aucun acte, aucun geste, aucun mot qui n'ait été pacifique et conciliant.

« A l'heure des premiers combats, elle a le droit de se rendre solennellement cette justice qu'elle a fait, jusqu'au dernier moment, des efforts suprêmes pour conjurer la guerre qui vient d'éclater et dont l'empire d'Allemagne supportera, devant l'histoire, l'écrasante responsabilité.

« Au lendemain même du jour où nos alliés et nous, nous exprimons publiquement l'espérance de voir poursuivre pacifiquement les négociations engagées sous les auspices du cabinet de Londres, l'Allemagne a déclaré subitement la guerre à la Russie, elle a envahi le territoire de Luxembourg, elle a outrageusement insulté la noble nation belge,



notre voisine et notre amie, et elle a essayé de nous surprendre traîtreusement en pleine conversation diplomatique.

« Mais la France veillait. Aussi attentive que pacifique, elle s'était préparée ; et nos ennemis vont rencontrer sur leur chemin nos vaillantes troupes de couverture, qui sont à leur poste de bataille et à l'abri desquelles s'achèvera méthodiquement la mobilisation de toutes nos forces nationales.

« Notre belle et courageuse armée, que la France accompagne aujourd'hui de sa pensée maternelle, s'est levée toute frémissante pour défendre l'honneur du drapeau et le sol de la patrie.

« Le Président de la République, interprète de l'humanité du pays, exprime à nos troupes de terre et de mer l'admiration et la confiance de tous les français.

« Etroitement unie en un même sentiment, la nature persévérera dans le sang-froid dont elle a donné, depuis l'ouverture de la crise, la preuve quotidienne. Elle saura, comme toujours, concilier les plus généreux élans et les ardeurs les plus enthousiastes avec cette maîtrise de soi qui est le signe des énergies durables et la meilleure garantie de la victoire.

« Dans la guerre qui s'engage, la France aura pour elle le droit, dont les peuples, non plus que les individus, ne sauraient impunément méconnaître l'éternelle puissance morale.

« Elle sera héroïquement défendue par tous ses fils, dont rien ne brisera devant l'ennemie l'union sacrée et qui sont aujourd'hui fraternellement assemblés dans une même indignation contre l'agresseur et dans une même foi patriotique.

« Elle est fidèlement secondée par la Russie, son alliée ; elle est soutenue par la loyale amitié de l'Angleterre. « Et déjà de tous les points du monde civilisé viennent les sympathies et les vœux. Car elle représente aujourd'hui, une fois de plus devant l'univers, la liberté, la justice et la raison.

« Haut les cœurs et vive la France ! »

5 août :

La classe 1910 est rappelée, ainsi que les réservistes des classes 1890, 91 et 92 pour garder les voies ferrées, et commence à réquisitionner les voitures et les chevaux. La France veut et désire la paix, les divisions politiques n'existent plus : « Il n'y a qu'une France et que des Français ! », peut-on lire sous la plume d'Auguste Vigne, dans « Le Républicain du Gard ». De son côté, M. Pichon, ancien ministre des Affaires Etrangères écrit dans « Le Petit journal » : « ...le sort en est jeté, nous sommes en état de guerre... »

Dans la nuit, le 11e Régiment de hussards part de Tarascon en direction de Lunéville.

Le Danemark voulant rester neutre, coupe des câbles le reliant à l'Allemagne. La flotte russe croise au large des îles danoises. Pour l'instant l'Italie reste neutre et n'entre pas dans le conflit.

L'Allemagne déclare la guerre à la Belgique et bombarde Lunéville, ce qui produit une profonde réaction de l'Angleterre qui déclare la guerre à l'Allemagne.

En France, les alsaciens sont dans une pénible situation, un grand nombre d'entre eux travaillant à Paris, mais ayant fait leur service militaire en Allemagne sont rappelés par cette nation. A Paris, place de la République, le 5 août, 4.500 alsaciens et lorrains viennent jurer solennellement de mourir pour la France et l'Alsace-Lorraine.

6 août :

10.000 allemands marchent sur Liège, mais les ponts ont été détruits par les belges, ils remontent vers le nord et violent le territoire hollandais. La mobilisation met en mouvement 240.000 hommes et des dispositions sont prises pour ouvrir instantanément les écluses et inonder les régions envahies.

A Visé et à Urgenteu, on dit que des particuliers auraient tiré sur les allemands, par représailles la population est décimée et la ville brûlée. Le premier engagement a lieu à Spa, mais les belges offrent une

grande résistance à l'envahisseur allemand, ils sont repoussés et deux régiments de uhlands ont été anéantis. L'armée allemande connaît sa première défaite en Belgique.

7 août :

M. Schoen, ambassadeur d'Allemagne en France est rappelé par son gouvernement. Pendant son attente en gare du Bois de Boulogne, un journaliste ose l'interroger et lui demande qu'elle est sa dernière pensée en quittant la France :

« Le regret le plus sincère, le plus profond !... Jusqu'au dernier moment, tous, à l'ambassade, nous avons cru à la paix. Nous avons fait des efforts pour tenter de la conserver !... Le jeu des alliances, la fatalité, ne l'ont pas permis et nous en sommes navrés. »

8 août :

Le port de Marseille est militarisé. Tous les navires sont mobilisés pour aller chercher des troupes en Algérie. 20.000 moutons arrivés d'Algérie sont réquisitionnés pour l'armée. 40.000 caissettes de raisins préparés pour l'export en Allemagne, sont bradées à la population.

En Italie, de nombreuses manifestations de sympathie pour la France s'organisent journalièrement. Les officiers haranguent les soldats, leur assurant que jamais l'armée italienne ne marchera contre le peuple français.

9 août :

Le Ministre de la guerre annonce que les allemands demandent une trêve de 24 heures à la suite d'une seconde défaite sur le sol belge. La bataille se déroule aussi sur mer, la flotte anglaise est entrée en combat contre la flotte allemande de haute mer et l'a repoussée vers les côtes hollandaises. Deux croiseurs allemands ont été coulés par le navire anglais le « Lusitania ».

A Nîmes, par ordre de M. le Commandant d'armes aucun journal ne pourra être distribué en ville avant qu'un exemplaire n'ait été soumis à la Place d'armes et que le visa n'ait été apposé.

10 août :

A 9 h. 30 le groupe du 38e d'artillerie a quitté Nîmes. Venant de Courbessac où elles stationnaient, les troupes, sous le commandement du chef de bataillon Bichard ont parcouru les boulevards Sergent-Triaric et Talabot où un nombreux public a acclamé avec entrain nos défenseurs de la Patrie.

En tête des batteries marchait une fourragère sur laquelle se trouvait un détachement d'artillerie portant à pleins bras des bouquets aux rubans tricolores offerts par la population.

11 août :

Le Togo allemand est pris par les troupes franco-anglaises et la colonie occupée.

Une partie de la mobilisation autrichienne doit être dirigée vers la frontière française, il s'agirait de régiments tyroliens. Interrogé par un journaliste du journal « Le Martin », le comte Szecen, ambassadeur d'Autriche en France a fait cette réponse prudente : « Je ne peux partir avant d'être rappelé. Je ne veux pas quitter mon poste avant de recevoir des instructions en ce sens de mon gouvernement. »

Les belges ont saisi 36 paquebots ou vapeurs marchands allemands qui se trouvaient dans le port d'Anvers depuis le 1er août.

Les troupes françaises, font leur entrée dans Mulhouse et s'emparèrent du col des Vosges.

Des cas particuliers

Parmi les 46 manduellois morts pour la France durant cette première Guerre Mondiale, j'ai choisi de mettre en exergue deux hommes qui ne sont pas tombés au combat sous les balles des soldats ennemis et sur leur dossier ne peut figurer la mention : « Tué à l'ennemi », mais ont bien mérité de celle « Mort pour la France ». Jean RANCHIER et Etienne EYSSETTE ont eu une fin on ne peut plus tragique et leur corps n'ont pas été retrouvés, difficile alors pour les familles de pouvoir faire leur deuil. Hélas, bien d'autres corps de soldats tombés dans le bourbier des tranchées n'ont pu être retrouvés et identifiés et n'ont pu venir reposer pour l'éternité dans le cimetière de leur village natal.

Jean RANCHIER



Jean Joseph Ranchier était né à Manduel le 23 avril 1890, lors de la mobilisation il avait été affecté au 63ème Bataillon de chasseurs qui se trouvait début décembre 1917, sur le front italien avec d'autres régiments français. Les autorités militaires décident de donner des permissions aux soldats pour qu'ils puissent descendre chez eux afin de passer les fêtes de Noël et du Nouvel An en famille. Une pause bien méritée pour ces hommes qui n'ont pas revu père, mère, femmes, enfants depuis bien des mois. Cela devrait leur mettre du baume au cœur et adoucir leur pénible situation de militaire combattant. Jean Ranchier fait partie de ces heureux permissionnaires. Tous ces militaires sont acheminés jusqu'à la frontière française par des trains italiens, à Modane ils sont transférés dans des trains français. Les voitures sont surchargées de militaires et la ligne de Modane à Culoz connaît un trafic intense. Sur cette partie de ligne de chemin de fer qui est la plus pentue du réseau français, avec 22,2% de pente, c'est-à-dire 346 mètres de dénivelé pour 15,560 km de distance, se trouve trois déclivités. La vitesse des trains y est réglementée afin d'éviter les emballements des convois : 40 km et ramenée à 20 ou 25 km/h. maximum pour les trains de permissionnaires. Le train emprunté par Jean Ranchier, passe la frontière française dans la journée du 11 au 12 décembre, et quitte la gare de Modane à 22 h. 47. Il aborde la première déclivité à 10 km/h., elle s'accroît subitement dans le premier tunnel, malgré l'action de freinage opérée par le mécanicien, la vitesse du train passe anormalement à 50 km/h. et revient à 42 km/h. A cette vitesse le train passe le second tunnel et aborde un dénivelé de 29,8%, à la vitesse de 75 km/h. La locomotive semble s'être emballée malgré toutes les opérations de freinage déclenchées, toute action paraît inopérante, le train ne ralentit pas. Il traverse la petite gare de La Praz à 92 km/h. C'est désormais une course folle ; le train

roule à 102 km/h. l'enregistreur de vitesse cesse alors de fonctionner. Il aborde la quatrième déclivité et passe les cinq tunnels manquant de chavirer au dernier. La ligne droite de 1,8 km. va être propice à une autre accélération, sur cette portion de voie prise dans une profonde tranchée. Un peu avant le village de St-Michel-de-Maurienne, l'irréparable se produit à 23 h. 10. La locomotive et de nombreuses voitures quittent les rails. Le tender s'étant rompu, la locomotive poursuit sa route sur un kilomètre jusqu'à la gare de St-Michel-de-Maurienne. Les premières voitures du convoi viennent heurter le mur de soutènement de la tranchée, se positionnent en travers de la voie ferrée et s'encastrant les unes dans les autres, quatorze, heurtant les premières, viennent s'y amonceler. Seules les trois dernières s'immobilisent sur les rails.

Près de trente minutes après, une grande lueur éclaire la nuit, de hautes flammes montent vers le ciel, les wagons brûlent entièrement. Le convoi n'ayant pas d'éclairage, les militaires avaient allumé des bougies comme des prémices de Noël, hélas c'était plutôt ceux d'un terrible drame.

Le médecin de St-Michel avisé par deux personnes, saute du lit et se rend sur les lieux, il est impossible de s'approcher du convoi en flammes. De rares militaires rescapés portant des blessures errent sur les voies ferrées. Certains sont transportés dans une usine d'aluminium toute proche fonctionnant la nuit ; l'hôpital de Modane est alerté, et organise une rotation d'ambulances. Les habitants de St-Michel se mobilisent pour apporter leur aide.

Dès le lendemain 13 décembre, les opérations de déblaiement commencent au milieu des planches calcinées et des amas de ferraille, constituant une vision dantesque. Il faut bien que le trafic et la vie continuent.

Sur le nombre exact de morts, les points de vue divergent ; il est vrai que le Ministère de la guerre avait jeté un voile de censure sur ce terrible événement, qui n'a été levé qu'une vingtaine d'années plus tard. Certains corps n'ayant pas été retrouvés et d'autres ne pouvant malheureusement pas être identifiés, on avance cependant de source autorisée le chiffre de 433 morts dont 10 gardois.

(Ce récit n'aurait pu être fait sans le livre remarquable de précisions « Le tragique destin d'un train de permissionnaires » écrit par André Pallatier et sorti de presse en février dernier)

Etienne EYSSETTE



Lorsqu'Etienne Eyssette est rappelé sous les drapeaux, il laisse à Manduel ses parents, mais aussi son épouse Madeleine et surtout sa petite fille Henriette née de cette union, comme on peut facilement

se l'imaginer, les au-revoir sont déchirants. Dans la salle à manger, il y a au mur une belle lithographie, c'est le portrait de Frédéric Mistral, l'ami du grand père Henry Eyssette, lui aussi félibre. Au dos, ce bon grand-père avait écrit le 21 juillet 1911, quelques vers, en provençal bien sûr :

*La festo de ma gento felèno
Madaleno Eisseto*

*Grando patrouno d'en Prouvènço
La santo baumo abite li roucas.*

*Fases me veire la neissenço,
Un autre gènt nistoun que porte sus si bras.*

O bello Santo Madaleno

Soun papet sara'un estrèno.

Le grand-père félibre, souhaitait bonne fête à sa petite-fille Madeleine, espérant qu'elle lui donne un jour un petit garçon. Le sort, hélas en a décidé autrement.

Etienne a rejoint son régiment, le 40ème Régiment d'infanterie ; il y retrouve deux manduellois : Louis Comte et Jean Imbert dit Riqueur, son voisin. De ce régiment, envoyé début 1917, vers Salonique, il y a les 3e, 4e, 10e et 11e compagnies, mais aussi la 30e batterie du 57e Régiment d'artillerie. L'embarquement de 900 hommes de troupe se fait à Marseille sur l'Amiral Magon le voyage vers l'orient commence sans problème, tout est calme. Le 25 janvier, par une houle assez forte, l'Amiral Magon, précédé du contre-torpilleur l'Arc et suivi de La Tampa, envoie des coups de sirène invitant les militaires à prendre d'urgence les postes d'abandon.

Un périscope a été aperçu émergeant de l'eau, mais il est alors trop tard, la torpille vient d'être lancée, le navire manœuvre pour l'éviter, mais elle dévie et vient frapper l'Amiral-Magon à l'arrière à hauteur de la cloison étanche. Dès le premier coup de sirène, les hommes d'équipage sont à leur poste. Mais déjà une explosion endommage les échelles de sortie, un radeau et une embarcation de sauvetage. Par la brèche faite par la torpille, l'eau envahit les cales, les palefreniers s'occupant des chevaux et quelques artilleurs, périssent noyés.

Les radeaux et les embarcations de sauvetage sont mises à l'eau ; 5 à 6 de ces radeaux ayant rompu leur cordage dérivent derrière l'Amiral-Magon. C'est un affolement général, des soldats munis de leur bouée de sauvetage hésitent à se jeter à l'eau, des embarcations trop chargées chavirent. Il faut s'éloigner rapidement du navire, car il commence à s'enfoncer dans la mer par l'arrière, de grands jets de fumée indiquent que les foyers sont immergés. En neuf minutes l'Amiral-Magon disparaît dans les flots créant des remous dans lesquels sont pris les soldats qui n'ont pu encore s'en éloigner.

Le contre-torpilleur l'Arc recueille assez rapidement les naufragés, car le sous-marin rode encore, il tire quelques coups de canon, met ses embarcations à l'eau afin de récupérer des militaires accrochés à des épaves. 437 hommes de troupe et 17 officiers sont hissés à bord. Le contre-torpilleur La Bombarde arrive sur les lieux pour prêter main-forte et recueille lui aussi de nombreux rescapés épuisés de fatigue mais qui restent accrochés aux radeaux, souvent en perdition en raison de la mer de plus en plus houleuse. Le drapeau du 40e et le porte drapeau sont sur un radeau métallique qui chavire cinq fois, à la quatrième le drapeau coule à pic et les survivants n'ont pas la force de plonger pour le récupérer. De nombreuses embarcations émaillent la mer à l'endroit où l'Amiral-Magon a coulé et le sauvetage par l'Arc et La Bombarde des hommes durera jusqu'à 17 h.

Parmi tous ces militaires à la dérive, se trouve Comte et Imbert, mais où est passé Eyssette ? Dans ses lettres Comte écrivit : « J'entendrai toute ma vie ces cris « Countet

à ièu ! Countet à ièu ! » (Comte à moi !), c'était Etienne Eyssette qui se noyait. »

Ainsi s'éteignait le nom Eyssette, du moins dans la branche du félibre. Madeleine, la veuve d'Etienne a seule élevé sa fille, ne pouvant faire son deuil ; elle ne s'est jamais remariée, pensant que peut-être ... un jour... Etienne reviendrait. (Le récit du torpillage de l'Amiral-Magon a pu être fait grâce au rapport du lieutenant colonel Freydemberg, commandant le 40e Régiment d'infanterie.)

Paul Antoine BOUDEVILLE

Dans l'après-midi du dimanche 23 novembre 1918, un bruit d'avion capte l'attention des manduellois ; il n'en passait pas souvent et, de plus, chacun avait dans l'esprit la guerre, bien que l'armistice venait d'être signée. L'appareil venait de la direction de Bellegarde, semblait complètement désarmé et volait à seulement 80 mètres d'altitude, diverses pièces étaient déjà tombées.

A 500 mètres des premières maisons, l'avion fait plusieurs tours sur lui-même, puis s'abat au sol comme une masse. De nombreuses personnes ayant assisté impuissantes à cette terrible chute, se portent immédiatement au secours, parmi elles, Joseph Aubriot, 63 ans, cultivateur et Joseph Barban, 41 ans, propriétaire qui en feront la déposition au maire Bénédicte Disset.

Deux passagers étaient à bord, le corps de l'un gisait, le visage enfoncé dans la terre, l'autre était enseveli sous le moteur de l'appareil la tête ensanglantée, les bras et jambes brisés. Les corps des deux malheureuses victimes sont transportés à la mairie. Les autorités et les gendarmes sont prévenus afin d'établir l'identité des deux victimes. Il s'agit du maréchal Boudeville, élève pilote au camp d'aviation d'Istres, âgé de 23 ans, dont l'oncle, son tuteur est chef de gare à Saint-Césaire-les-Nîmes et le sergent Peyressaubes, moniteur, natif de Pau, qui laisse une veuve et deux enfants. Un fourgon envoyé par le service de police de Nîmes vient chercher les corps à 20 h.

Le pilote, le maréchal Boudeville du 233e Régiment d'infanterie a reçu la mention « Mort pour la France », le 19 mai 1922 sur les ordres du chef de corps du 38e Régiment d'artillerie d'Angers.

Listes des Morts pour la France

Il existe à Manduel trois listes de noms gravés dans le marbre, une au Monument aux Morts dans le cimetière, une à la mairie et une à l'église, elles présentent toutes des variantes. C'est sur la liste du Monuments aux Morts que je me suis basé pour faire le recensement que vous trouverez dans la page ci-contre.

On y trouve certains cas : Albin Fournier, qui, suite de ses blessures au front est décédé le 7 octobre dans l'ambulance qui le ra-

patriait à l'Hôpital de Nîmes, rue de Bouillargues.

Charles Mazoyer, décédé à Manduel le 29 septembre 1916, d'une méningite cérébro-spinale lors d'une permission de huit jours.

Le nom d'autres manduellois ne figure pas sur le Monuments aux Morts, ils sont décédés bien des années après l'armistice, suite aux intoxications lors des combats, par le terrible « gaz moutarde », comme Augustin Marius FOURNIER décédé à Manduel le 29 février 1944 qui n'a pas reçu la mention « Morts pour la France ».

Le Monument aux Morts ayant été érigé en 1922, il manque deux noms dans la liste :

Joseph MAZOYER décédé à Manduel le 16 septembre 1922 et n'a reçu la mention « Mort pour la France » que le 8 avril 1940 par ordre du ministre des Anciens combattants et pensionnés.

Gustave GUIOT est décédé à Manduel le 27 février 1936 ; le 18 octobre 1944, le Secrétaire général des Anciens combattants informait le maire de Manduel que la mention « Mort pour la France » lui était décernée.

Remerciements

Cet hommage aux Manduellois partis au combat et dont certains n'en sont jamais revenus, a été possible grâce aux journaux d'époque et surtout aux souvenirs que les familles conservent au creux de leur mémoire.

Je tiens à remercier tout particulièrement :

M. et Mme Frédéric Comte (pages Une, 3, 4, 5, 6 et 7), pour les très nombreux et précieux documents conservés et qu'ils ont mis à ma disposition ;

La famille Maréchal qui m'a autorisé à utiliser le Carnet de Marius Monbel, dont vous trouverez quelques extraits en page 8 ;

Mais aussi Jean-Pierre Hugues (Jean Ranchier) et Michel Barban (Ernest Barban).

Que ce petit journal soit une marque de reconnaissance à ceux que nous n'avons hélas, jamais connus.

Michel FOURNIER
Conseiller Culturel

Edité par la Mairie de Manduel
Dépôt légal à parution
Directeur de la publication : Jean-Jacques GRANAT

Rédacteur en chef : Isabel ALCANIZ-LOPEZ

Chercheur : Michel FOURNIER

Conception et réalisation : Imprimerie : LAURENT - Nîmes



Morts pour la France

1914

- THIBAUD François Germain (22 ans)
141e Régiment d'Infanterie
20 août 1914 à Dieuze (Argonne)
- PASCAL Emile Jules Augustin (39 ans)
20e Régiment d'Infanterie
22 août 1914 à Archamps (Belgique)
- BERTAUDON François Etienne (23 ans)
11e Bataillon de Chasseurs à pied
26 août 1914 disparu à Roche-St-Blaise (Vosges)
- THIBAUD Jean François (25 ans)
22ème Régiment d'infanterie
27 août 1914 tué à l'ennemi
à Seully-sur-Meuse (Meuse)
- FOURNIER Lubain Jean Célestin (29 ans)
38e Régiment d'Infanterie
10 septembre 1914 disparu à Issancourt
lors d'un combat de nuit
- MAUGET Pierre Célestin (24 ans)
4e Régiment d'Infanterie coloniale
15 septembre 1914
à Vitry-le-François (Marne)
- De GRASSET Joanin Emmanuel (25 ans)
11ème Régiment de hussards
11 octobre 1914
de fièvre typhoïde à Verdun
- ROUJON Albert
122ème Régiment d'infanterie
30 octobre 1914 dans
la tranchée nord de St-Julien (Belgique)

1915

- ROUSTAN Jean Louis Anselme (20 ans)
7e Bataillon de Chasseurs
6 mars 1915 à Hartmannsprilekopf
- PECHOUX Eugène (21 ans)
168e Régiment d'infanterie
6 avril 1915 Champ de bataille
de Flirey (Meurthe et Moselle)
- PONDESSERRE Antoine (28 ans)
11e Régiment de Hussards
14 mai 1915 à Minaucourt
- RICHARD Léon (33 ans)
2e Régiment de Zouaves
6 juin 1915 à Quennevières (Oise)
- BLANC Louis (21 ans)
413e Régiment d'Infanterie
15 juin 1915 à Dieu-sur-Meuse
- DAYRE François Xavier (32 ans)
112e Régiment d'infanterie
21 juin 1915 au Bois de la Gruerie
- IMBERT François Joseph (20 ans)
112e Régiment d'infanterie
2 juillet 1915 disparu au bois
de la Grurie (Marne)
- MARIN Claude (20 ans)
175ème Régiment d'infanterie
3 juillet 1915 des suites
de blessures de guerre
à l'Hôpital Ste-Anne à Toulon
- ROUSTAN Emile Célestin (20 ans)
203e Régiment d'Infanterie
1er septembre 1915 dans la tranchée
à Remenauville (Meurthe et Moselle)
- CLÉMENT Anselme Léon Marius (36 ans)
320e Régiment d'Infanterie
29 septembre 1915 disparu
à Thahure (Marne)

1916

- FÉRAL Léon Pierre (35 ans)
258e Régiment d'Infanterie
20 Mars 1916, disparu
au bois de Malancourt (Meuse)
- LEMPEREUR Louis (24 ans)
55e Régiment d'Artillerie
26 avril 1916 sur le champ de bataille
à Nieuport-Ville
- GADILLE Evariste Marius (26 ans)
20e Régiment d'Infanterie
4 août 1916 devant Verdun
à Thiaumont
- SABATIER Louis Antoine (29 ans)
112e Régiment d'infanterie
7 août 1916 Champ de bataille
d'Esnes (Meuse)

MAZOYER Philippe Augustin (25 ans)
23e Bataillon de Chasseur
3 septembre 1916 Maricourt (Somme)

MAZOYER Charles (47 ans)
117e Territoriale G.V.C.
29 septembre 1916 à Manduel
lors d'une permission,
d'une méningite cérébro-spinale

1917

- FOURNIER Pierre Marius (21 ans)
111e Régiment d'Infanterie
24 janvier 1917 à Juvincourt (Aisne)
- EYSSETTE Etienne Henry (34 ans)
40ème Régiment d'infanterie
25 janvier 1917 à bord
du steamer Amiral Magon
- MAZOYER Albin Joseph (25 ans)
161e Régiment d'Infanterie
16 avril 1917 disparu
à Sapigneul (Marne)
- BONNET Hilaire Joseph Théophile (32 ans)
18e Bataillon de Chasseurs
23 avril 1917 à Vaux-Varennes (Marne)
- MAZOYER Joseph Jean (31 ans)
56e d'Infanterie coloniale
9 mai 1917 à Rapech (Serbie)
- ROUX Louis Léon Gaston (20 ans)
288e Régiment
23 octobre 1917
au Chemin des Dames (Aisne)
- RANCHIER Jean (28 ans)
63e Bataillon de Chasseurs
13 décembre 1917 accident de chemin
de fer à St-Michel de Maurienne

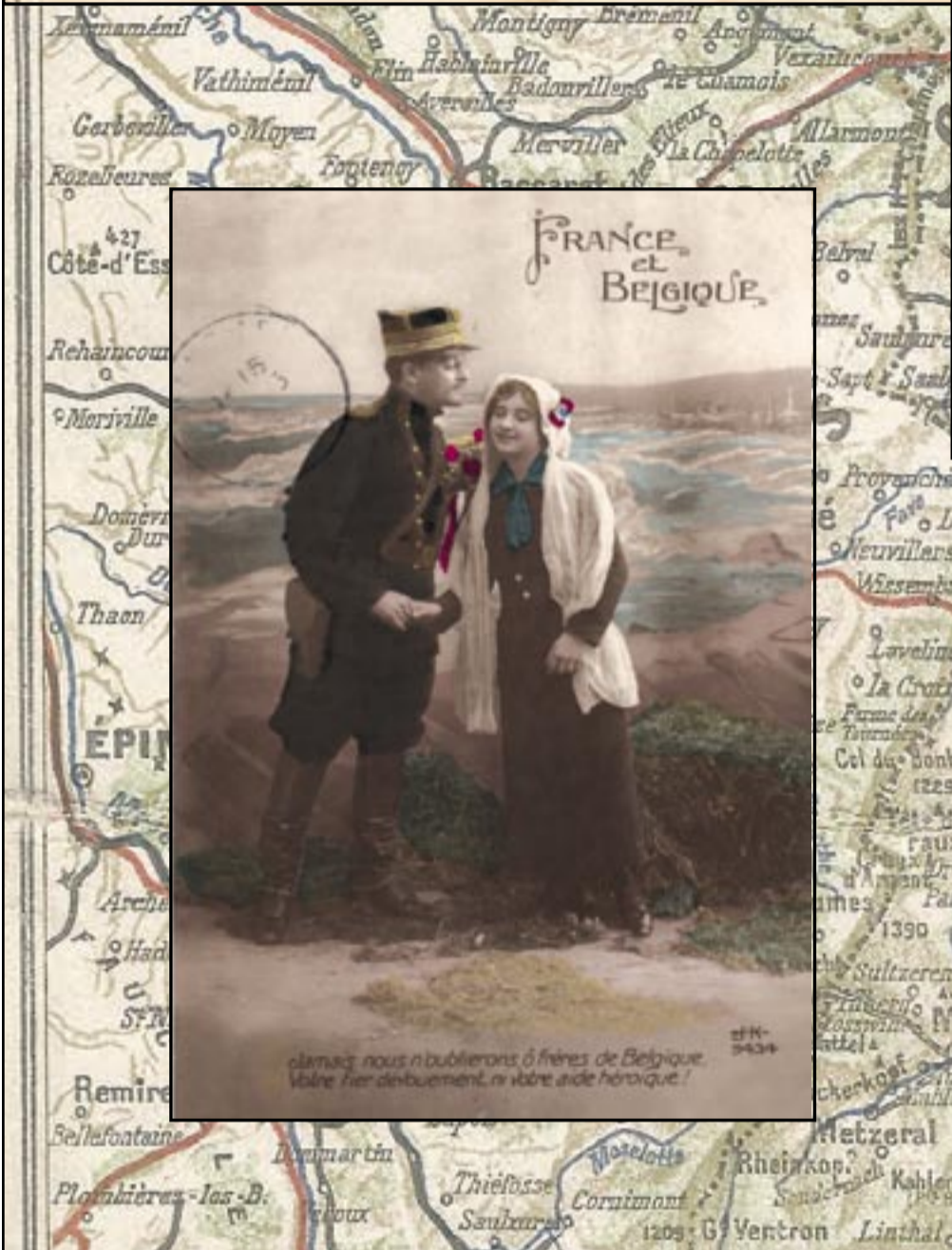
1918

- MAILHAN Etienne (38 ans)
2e Régiment d'artillerie coloniale
11 mars 1918 hôpital
de Ste-Menehould (Marne)
maladie aggravée
- JUVENEL Jean (32 ans)
4e Régiment de Cuirassiers à pied
9 juin 1918 disparu à Plémont (Aisne)
- FOURNIER Alfred Antonin (24 ans)
112e Régiment d'Infanterie
11 juin 1918 à Mélicocq (Oise)
- ROUX Edouard (26 ans)
32e Régiment d'Infanterie
8 juillet 1918 au lazaret III
d'Heilbronn des suites de maladie
- BARNOUIN Léon Marcel (28 ans)
5e Régiment d'Infanterie coloniale
12 juillet 1918 à Mailly Rinvall (Somme)
- MAZOYER François (19 ans)
219e Régiment d'Artillerie
25 septembre 1918
à Boureuilles (Meuse)
- TROUCHET André Marius (32 ans)
4e Régiment de Cuirassiers
28 septembre 1918
au Bois de Cernay (Marne)
- CHABROL Albert (28 ans)
4e Régiment des Spahis marocains
29 septembre 1918 à Uskud (Serbie)
- IMBERT Gédéon (34 ans)
401e Régiment d'Infanterie
3 octobre 1918 à Voyennes (Somme)
- MOMBEL Marius Joseph (30 ans)
97e Régiment d'Infanterie.
3 octobre 1918 Décédé de ses blessures
dans l'ambulance à Mareil-sur-Ay (Marne)
- GAY Henri (45 ans)
144e Régiment d'infanterie territoriale
6 octobre 1918 Hôpital de Troyes (Aube)
bronco-pneumonie grippale
- FOURNIER Albin (19 ans)
19e Régiment d'artillerie
7 octobre 1918 décédé de bronchite
pulmonaire Hôpital Rue de Bouillargues
- MAZEL Charles Ernest (26 ans)
23e Bataillon de Chasseurs alpins
7 novembre 1918 à Etrenet (Aisne)





Bataille de la Marne (du 7 au 12 septembre 1914).
Vassincourt - Rue Haute



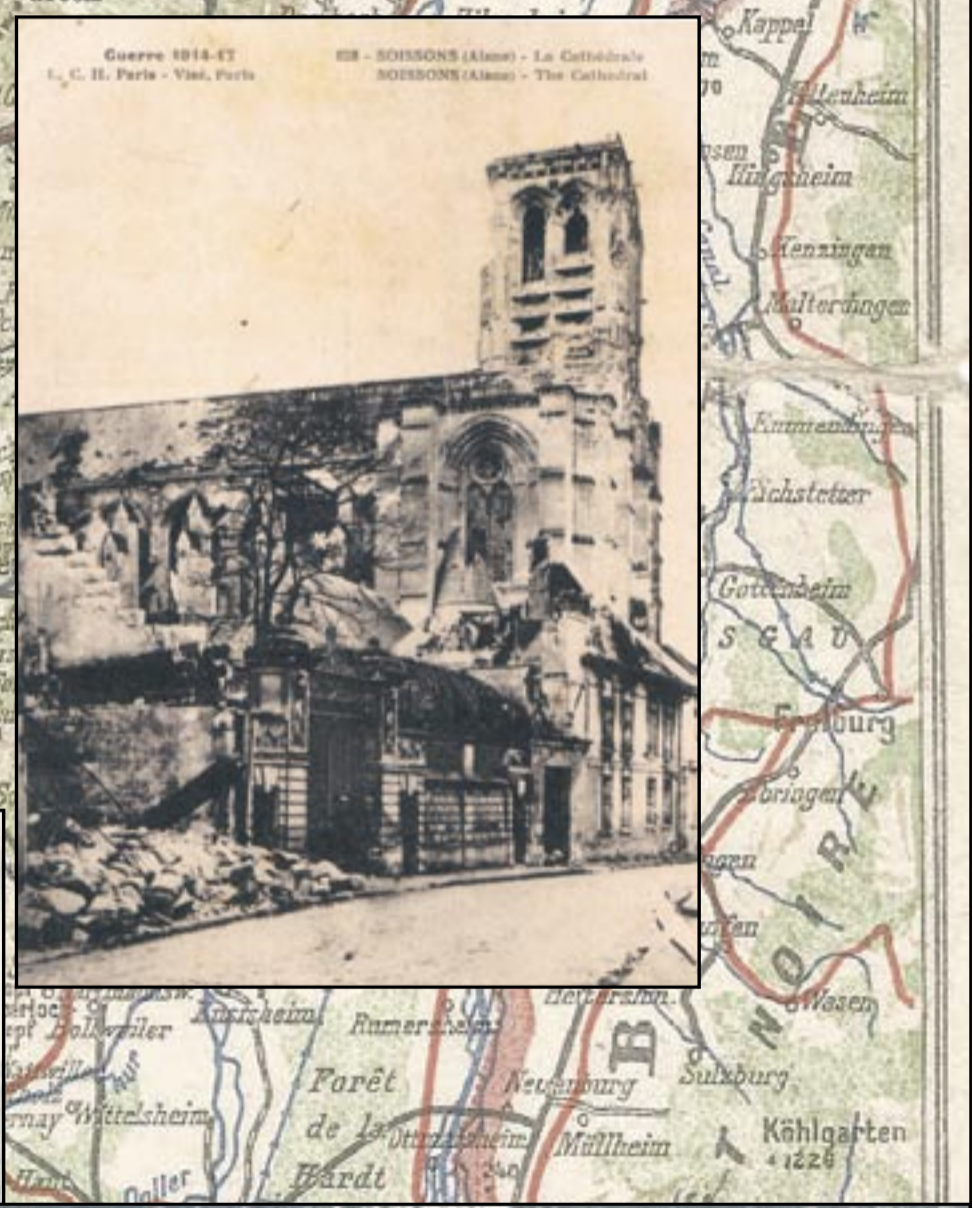
car nous n'oublierons à nos frères de Belgique
votre fier dévouement, ni votre aide héroïque!



Région des combats devant CERNAY et HARTMANNSWILLERKOPF. — Vue prise de la plaine d'Alsace



Campagne de 1914 - Bombardement de REIMS.
54 - Rue Eugène Desteuque



Guerre 1914-17
1. C. H. Paris - Vies, Paris
108 - SOISSONS (Aisne) - La Cathédrale
SOISSONS (Aisne) - The Cathedral



CAMPAGNE DE 1914-1915
Sur le front. — Tranchées servant d'emplacement aux mitrailleuses. ND. Phot.



Une famille Fournier dans la tourmente

J'ai choisi la famille Fournier dite « l'Agneau », d'une part parce qu'elle présente tous les cas de figure qui ont pu être rencontrés durant la guerre de 1914 à 1918 et parce qu'elle a conservé de très nombreux documents familiaux extrêmement précieux. Pourquoi l'Agneau, parce qu'aux siècles derniers afin de différencier les familles portant le même nom, ont leur attribuait un surnom. A noter qu'à la fin du XVIIIème siècle le surnom de cette famille était « l'Agnelet ». Les manduellois avaient provençalisé le surnom au cours du XIXème siècle.

Les deux frères Fournier avaient épousé deux sœurs Heisch : Louis avec Marie et Joseph avec épousé Anne. Du mariage de Louis et Marie étaient nés : Lubin Jean Célestin (1886), Marie Thérèse Joséphine (1888), Antonia Louise Marie (1891), Augustin Jean (1893) et Joseph Pierre (1896). Et du mariage de Joseph et Anne était né Augustin Marius (1876).



Au moment de la déclaration de guerre, Louis de la classe 1874 et son frère Joseph de la classe 1872 sont réquisitionnés pour le Service des voies de communication au poste n°7 établi en gare de Manduel.

Les trois fils de Louis sont aussi rappelés sous les drapeaux, grâce aux 124 cartes postales, aussi brèves soient-elles, on peut suivre les 4 jeunes Fournier dans leur pérégrination. Dans aucune ils ne parlent de ce qu'ils vivent lorsqu'ils sont au front. Le texte est souvent laconique et commence la plupart du temps par cette formule : « Deux mots seulement pour vous dire que je suis en bonne santé et que ma carte vous en trouve de même ». Dans une carte qu'Augustin adresse à son frère Joseph, depuis l'hôpital de Tulle où il est en traitement, le 8 octobre 1915 il écrit : « Je réponds à ta carte, tu trouves que je ne donne pas assez d'explication sur la bataille, je te le dirai quand je serai en permission... »

Seul Lubin a peu écrit à ses parents et à ses frères ; marié le 23 avril 1912 avec Marie-Jeanne Thibaud dont il avait eu une petite fille Raymonde le 8 septembre 1913, c'est vers elles que portaient ses cartes. Sa correspondance a été brève, car il était tué 38 jours après la déclaration de guerre. Chaque fois que ses frères écrivaient à leurs parents qu'ils vouvoiaient, ils ne manquaient pas de leur demander d'embrasser très fort la petite Raymonde, déjà orpheline à l'âge d'un an, elle n'a pas eu le bonheur de connaître son père.

LUBIN
Jean Célestin



Lubin, incorporé au 38ème Régiment d'infanterie coloniale, est porté disparu lors d'un combat de nuit à Issancourt le 10 septembre 1914.

AUGUSTIN
Jean



(Perte de l'œil droit et blessure à l'épaule)

Il est incorporé au 75ème d'infanterie à Romans. Au mois de janvier 1915, son régiment monte vers la région des combats, le 20 il écrit à ses parents depuis Vauvillers (Haute-Saône) qu'il n'a besoin ni de chemises, ni de chaussettes. Blessé à l'épaule le 8 août 1915 à Thann (Haut-Rhin), après quelques jours d'infirmerie, il repart au combat. Cette fois dans la région de Verdun, à Vaux Chapitre, où, depuis le début août, les combats font rage. Le 25 septembre, il est sérieusement blessé par un éclat d'obus frontal qui occasionne la perte de l'œil droit. Il est dirigé vers l'arrière à l'hôpital auxiliaire de Tulle, en octobre 1915, sa santé est bonne et sa blessure à l'œil est en voie de guérison ; il trouve que cela guérit trop vite. En octobre, il se trouve dans la Drome à Mirabel-les-Baronnies, avec le 75ème Régiment d'infanterie il espère venir en permission à Manduel. Mais le 23 décembre, il fait savoir à ses parents qu'il ne viendra pas en permission pour Noël, mais pour le Jour de l'An.

Le 5 janvier 1916, il est de passage à Lyon, il se rend à l'hôpital de Bourges où il fera un long séjour jusqu'au mois d'août. Le 29, il rassure sa famille sur sa santé qui est toujours bonne. Le 10 septembre, il

parle peu de sa santé, mais pense à ses parents qui doivent être en pleine vendange. Le 22 septembre, il informe son frère Joseph, qui fait ses classes à Lyon, qu'il va changer d'hôpital, il entre au Centre Ophthalmologique de la 8ème Région, car il a toujours des problèmes à l'œil et sa vue est faible. Le 24 décembre, il informe ses parents qu'il n'y a pas moyen d'avoir une permission pour Noël il en est de même pour son frère Joseph. Il a tout de même espoir de venir pour le Nouvel An.

Le 22 juin 1917, il se trouve dans les environs d'Aiguebelle, à Argentine où il garde un pont métallique sur la rivière l'Arc. Il est ravi des belles montagnes de Savoie. Le 20 octobre 1917, il remonte de permission, s'arrête à Lyon pour donner des grenades à Paul (?) de la part de ses parents. Il va rejoindre St-Fons et en profitera pour saluer Mme Génolhac (?). Le 12 novembre 1917. Il pense qu'il pourrait faire partie des 56 soldats qui doivent quitter St-Fons pour Modane, mais lui préférerait rester à Lyon, ce serait plus facile pour les permissions. Il trouve le service dur car le temps est froid.

JOSEPH
Pierre



(Blessé au genou)

Joseph est incorporé en août 1916 au 86ème Régiment d'artillerie lourde à Lyon au quartier de la Part-Dieu, pour faire ses classes. Le 11 août, il écrit à sa sœur Antonia il lui dit qu'il est assez bien logé, mais que la soupe n'est pas facile à avaler.

De retour de permission, le 31 juillet 1917, il est à Saint-Dizier, il va retrouver son régiment à Fleury, près de Verdun. On peut s'imaginer qu'il a une permission début décembre 1917, car le 15 il se trouve à Corbeil. Deux jours plus tard, il se trouve à Epernay, il ne sait toujours pas où est son régiment ; il se plaint qu'il fait froid, car la neige ne cesse de tomber.

Le 26 mars 1918, il passe de nouveau par Corbeil, tout comme le 8 octobre de la même année, car il remonte de permission et a failli rater son train en gare de Tarascon. Il doit partir retrouver son régiment stationné dans le 223ème secteur, à Vaires-Torcy. Le 20 octobre il avoue tout de même à sa famille qu'il a été légèrement blessé et se trouve à l'hôpital pour 8 jours. Suivra une permission de 10 jours, suite à une contusion au genou droit. Son régiment stationne actuellement à Choerny Bueil dans l'Eure.

Le 21 octobre il écrit à sa sœur que, si la blessure n'est pas encore guérie, son genou qui commence à déseffler ne lui fait plus mal. Mais il devra rester encore quelques temps à l'hôpital, « à l'abri du mauvais temps et des marmites ». Il est bien soigné, boit bien et mange bien. Le 26 octobre, il rassure ses parents, la fièvre est passée et il commence à remarquer. Le 26 novembre, il est revenu à Creil (Oise) et doit partir le lendemain pour son dépôt à Mo-

ret. Le 27 septembre, il est à Noy-sy-le-Sec et doit partir à 9 h. pour Moret. Le 3 décembre 1918, il est à Juvisy-sur-Orge, avec beaucoup de copains de son régiment.

AUGUSTIN
Marius



(Intoxiqué par le « gaz moutarde »)

Ce fils unique porte le même prénom de son cousin, ce qui n'était pas rare à cette époque, mais qui ne facilite pas les recherches et le décriptage des cartes postales, souvent écrites au crayon.

Augustin Fournier est tout d'abord ajourné lors du passage au conseil en 1897 mais aussi en 1898. L'année suivante, il est classé dans le service auxiliaire. Le 1er novembre 1900, il passe dans la réserve de l'armée active, ensuite dans l'armée territoriale le 1er octobre 1910. Il est ensuite classé dans l'armée de réserve par décision de la Commission de réforme de Nîmes le 7 novembre 1914

Malgré toutes ces réserves, il ne manque pas d'être rappelé sous les drapeaux avec sa classe, le 15 décembre 1914, et incorporé au 117ème Régiment territorial, il reste jusqu'au 29 avril 1915. Il est ensuite affecté au 58ème Régiment d'infanterie jusqu'au 28 août 1916, passe ensuite au 301ème Régiment territorial jusqu'au 24 septembre 1917. Il est suite versé au 2ème Bataillon de Chasseurs à pied le 23 septembre 1917, le 26 octobre de cette année-là il tombe malade à Thann, il est aussitôt évacué vers l'arrière.

Le 8 juin 1915, il se trouve à Ste-Ménéhould, d'où il rassure ses parents : il est en bonne santé. Le 23 juillet il avoue à ses cousines qu'il préférerait travailler la terre que d'être militaire. Le 15 août sa compagnie est à Verrière, il est bien logé « Très joli petit village, un petit jardin potager avec des fleurs tout le long du petit chemin. » quelques semaines plus tard, sa compagnie se déplace et s'installe dans une ferme tout près du village d'Elise, avec de charmantes maisons de bois. Le 19 août il remercie ses cousines pour leur colis et les informe qu'ils sont actuellement à Hautvillers, « joli petit village où les gens sont bien aimables ». Ils sont dans une grande ferme à 1 kilomètre du village, où ils sont bien loin des habitations. Le 10 septembre il écrit à ses deux cousines qu'ils sont toujours près du village de Ludes et qu'ils creusent toujours des tranchées. Il prie sa famille de donner le bonjour au frère de Mme Béraud. Le 12 septembre, il remercie son oncle Louis pour le colis qu'il lui a envoyé, car ils ont goûté au jambon qui est très bon. Ce colis est arrivé à temps car ce soir nous montons aux tranchées. Il a reçu une lettre de son cousin Joseph qui se porte bien et une de son autre cousin Augustin dont les blessures

vont mieux. Une lettre aussi de son cousin Mazoyer qui est toujours à l'hôpital à La Ferté-Milon. Le 19 septembre il informe ses cousines qu'il a suivi leur conseil et a réussi à se faire embaucher comme muletier avec Mazoyer de Manduel, et sont employés au ravitaillement. Le 23 décembre, on commence à accorder des permissions et certainement que les 18 muletiers feront partie du lot.

Le 6 janvier 1916, il est à Seringe et remercie son oncle pour le billet de 5 francs. Il pense venir en permission la semaine prochaine avec le cousin Mazoyer. Le 17 février, il écrit à ses cousines « ...qu'il est heureux que son père aille mieux, mais s'il fait froid qu'il reste un peu plus au lit et qu'il ne fasse pas d'imprudences... Le bonjour à la famille Mazoyer et à Daumas Marius. » Au moment où il écrit sa carte une tempête de vent, de pluie et de grêle les a obligé à rentrer les chevaux. Le vent est tellement violent qu'il déplace les charrettes. Le 23 février, la neige tombe mais le froid s'est calmé, ils attendent toujours pour déménager. Le 25 février, il écrit à ses deux cousines « ...je suis content que mon père commence à se lever et que ma mère aille mieux ; il neige toujours, mais ça ne nous empêche pas de travailler, nous attendons toujours pour partir. J'ai reçu une lettre d'Antonin, il se porte bien... Envoyez-moi un peu d'argent... ». Le 1er mars il arrive à La Ferté-Milon, « qui est une jolie petite ville ». Le 18 avril, il profite d'un temps de repos pour écrire à ses cousines, le temps est toujours à la pluie, mais ils font tout de même leur travail. Il désespère de pouvoir venir en permission. Les jeunes commencent d'arriver pour aller renforcer d'autres bataillons « et nous attendons les événements ». Le 24 avril, « ...le jour de Pâques, j'ai dîné avec Mazoyer et le camarade Sourd de Beaucaire, le lundi de Pâques nous sommes allés au bois où nous avons fait un bon déjeuner. Le petit Daumas va nous quitter pour un autre régiment... » Le 29 avril, « ...je vous dirai qu'il fait chaud depuis deux jours et nous travaillons en manches de chemise... Je suis toujours avec Mazoyer et Daumas, je me porte bien... » Le 2 mai, « Le beau temps est arrivé et les arbres sont en fleurs, mais nous avons des orages et il fait très chaud... Vous me dites que vous tombez les luzernes, ici elles sortent à peine de terre... ». Le 7 mai, il parle des permissions, son copain de Beaucaire est parti pour 6 jours. Etant le plus âgé du bataillon, il pense qu'il ne devrait pas tarder en avoir une. Le 17 mai, ses cousines lui apprennent que leur frère Joseph vient de partir faire ses classes « ...il trouvera un changement avec la maison, car les macarons, les haricots blancs et rouges sont la base de l'alimentation du militaire... sulfitez bien les vignes et profitez du beau temps... » Le 14 mai, il informe sa cousine qu'il est toujours à La Ferté-Milon, Daumas est parti, il a changé de compagnie. Il reste avec ses camarades Serres et Mazoyer, aujourd'hui ce dernier est allé à Varennes chercher un cheval. Le 27 mai, il parle encore de permission, d'autre part il s'inquiète, car sa cousine lui a écrit qu'il n'y aurait pas beaucoup de raisins. Le 19 juin, il parle toujours de permission ; il aimerait trouver à Manduel son cousin Augustin pour qu'il lui raconte un peu comment c'était du côté de Verdun. Le 17 août, en arrivant à Lyon, il a cherché à voir son cousin Joseph à sa caserne, mais en vain, celui-ci était de corvée de lessive. (N.D.L.R. : Il est probable que c'était en remontant de permission). Le 6 septembre, Il informe ses cousines qu'il travaille

dans une scierie et souhaiterait y rester durant toute la période de la guerre : « ...Nous partons le matin à 6 h., à 8 h. 30 premier déjeuner à 11 h. 30 on va dîner et on soupe à 5 h. 30... » Le 18 septembre, ils sont toujours dans les tranchées et on doit les relever demain ou après-demain « ...tu me diras comment marchent les vendanges... ». Le 30 octobre, ils sont toujours au travail, dans la boue et sous la pluie. (Il obtient une première permission du 6 au 20 décembre 1916).

Le 4 janvier 1917, toujours au même endroit. Le 28 mai, après un travail harassant dans le vent soulevant la poussière, ils ressemblaient à des fantômes. Ils ont eu deux jours de repos et ils ont pu prendre une douche « ça fait du bien. ». Le 8 juillet, il informe sa cousine qu'il a envoyé un certificat prouvant qu'il était cultivateur et qu'il a droit à une permission de 20 jours pour les travaux agricoles. Le 8 août, il écrit, toujours à sa cousine, qu'il partira en permission le 9 et remontera le 15 août ; il pense prendre du plaisir, car il y a longtemps qu'ils n'ont pas vu de civils et qu'il veut quitter et trouver un peu de tranquillité. En fait il bénéficie d'une permission de détente et agricole du 9 août au 4 septembre. Le 26 octobre à Thann, il est reconnu malade et évacué sanitaire. Le 8 novembre 1917, il a passé la visite et a droit à la permission et part le lendemain. Le 29 novembre, il rentre de permission, a fait bon voyage, mais n'a pas retrouvé son régiment où il l'avait laissé en partant. Ils se sont alors dirigés vers Belfort « hélas encore dans les bois », où ils chargent et déchargent des wagons de munitions. Le temps est pluvieux et froid. Le 30 novembre ils vont partir en corvée de bois près de Belfort, à Jérôman, malgré la pluie et la neige. Début décembre, son régiment va à nouveau se déplacer, ils prendront le train pour où ? Silence de la part de l'armée... comme d'habitude. Le 12 décembre, ils ont pris le train à 7 h., après avoir mangé la soupe à 6 h. et sont arrivés à 15 h. à Lambach. Le 16 décembre, il remarque que plus ils vont vers l'avant, plus il y a des civils dans les rues qui vaquent à leurs occupations, comme si on n'était pas en guerre « de temps en temps il leur arrive des marmites » ça ne leur fait rien, ils restent toujours dans leur pays. Le 27 décembre, il écrit d'Épinal où il est à l'hôpital St-Maurice, que tout va bien et qu'ils sont bien nourris, mais ne peuvent sortir en ville, le temps est toujours à la neige.

Le 13 janvier 1918 son cousin Augustin lui avait proposé de le rencontrer à Lyon, mais ce jour-là, il a été replié sanitaire à La Côte St-André (Isère). Le 23, ses camarades lui ont écrit qu'ils sont toujours en ligne depuis un mois, ils languissent d'être relevés « ...J'en ai eu de la veine de partir, si j'étais avec eux, je ne serai pas si bien qu'à l'hôpital, ils languissent d'être relevés. Je n'ai pas peur qu'il tombe des marmites ou que les avions nous bombardent... ». Le 24, sa santé se rétablit grâce aux remèdes qu'on lui a donnés et on lui a fait deux piqures au bras. Il a bon appétit et pense être tiré d'affaire. Il fait un temps de mois de mai et

peut se promener. Le 29, ils vont changer de major et devront à nouveau passer la visite. Le 11 février, « ...hier on a eu la permission d'une sortie en ville de deux heures, on a bu un café et nous sommes rentrés pour le repas... ». Le 13 février, « ...je ne souffre plus du tout, et on ne me donne plus rien comme médicaments. Depuis un mois que je suis à l'hôpital, j'ai grossi de 3 kg. Le temps est toujours aussi beau, on se croirait dans l'été... ». Le 18 février, « ...la température a changé, le matin il fait très frais, on sort de la chambre vers les 9 h. et le soir on rentre à 5 h. et on s'installe autour du poêle en attendant 6 h. pour souper. Coucher à 8 h. jusqu'au lendemain 7 h. ou on se lève pour boire le café au lait. Le 3 mars, il se pose des questions au sujet de l'enquête médicale, si mon dossier est prêt je pourrais passer devant la commission le 20 de ce mois ». Le 14 mars il est certain de ne passer au conseil que le mois prochain, car il manquait une pièce à son dossier, ayant changé quatre fois de régiment, cela demande du temps pour rassembler les documents « ...et ces messieurs ne sont pas pressés... ». Le 25 mars, il se réjouit que la permission de son cousin Joseph se soit bien passée, mais terminée alors qu'Augustin allait venir « ...comme ça il y en a toujours un pour aider son père... ». Le 3 avril, il espère passer au Conseil vers la fin du mois. Le 9 avril 1918, il attend que la commission spéciale de réforme, qui aura lieu à la fin du mois, se penche sur son cas. « Il pleut toujours, mais j'ai bon appétit. » Le 25 avril, au matin il passe devant la Commission spéciale de Réforme de la Côte St-André.

Le médecin aide-major Thiel diagnostique : bacillose pulmonaire fibro casséeuse bilatérale à évolution ulcéreuse. Bacille de Koch. Son cas est retenu comme « affection contractée en service commandé ». Il doit être renvoyé dans ses foyers à Manduel. S'il lui est possible d'avoir ses papiers en fin de journée, il partira le lendemain par le train de 8 h., sinon le soir à 9 h. « Le temps est très beau et j'espère que je ferai un bon voyage ».

Le 16 novembre 1922, le centre de réforme de Nîmes lui attribue une pension d'invalidité de 60 %.



~~~~~

## Un député Manduellois et les bombardements



Nîmes le 4 novembre 1914

De ma dernière visite à Paris, je rapporte le plus confortable, le plus encourageant souvenir. Les parisiens sont véritablement admirables de sang-froid, d'abnégation et de stoïcisme. On dirait que le danger leur donne un regain de force et de courage.

L'ennemi s'est avancé à 22 kilomètres de Paris. Les parisiens n'ont pas bronché. Ils ont attendu l'ennemi de pied ferme, avec la résolution farouche de sauvegarder la beauté et les richesses de notre splendide capitale.

Depuis, les allemands mis en déroute, toujours fanfarons et barbares, lancent des bombes sans discernement. Toujours courageux, les parisiens ne s'émeuvent pas !

Au lieu de se cacher à l'apparition d'un « taube », tout le monde se précipite dans la rue, pour le voir évoluer et déjecter ses « crottes » jusqu'à ce que nos intrépides aviateurs l'aient mis en fuite.

J'ai assisté à ce spectacle, je vous affirme qu'autant l'âme sereine des parisiens que la grandeur tragique du combat qui se livrait dans le ciel bleu, au-dessus de l'ensemble du feuillage automnal du Bois de Boulogne, m'ont laissé la plus vive impression de réconfort et d'encouragement.

Voulant connaître par moi-même les marques du brigandage allemand, je pris le train pour Senlis. Tout le long du chemin de fer, je pus m'assurer autant qu'il m'était possible de le faire que des préoccupations importantes ont été prises pour protéger la capitale.

Senlis ! le train s'arrête et une foule d'habitants ou de curieux se précipite sur le quai. La gare ! hélas ! C'est la première ruine qui s'offre à l'œil ; elle est complètement détruite : des pans de mur calcinés, des fers tordus, des poêles, un fourneau de cuisine, le coffre-fort, des morceaux de meubles gisent pêle et mêle dans un amas indescriptible. Mais comme pour indiquer aux barbares l'inutilité de leur vandalisme, et pour prouver la vitalité de notre énergie, à côté se dresse déjà une coquette et gracieuse station en carton-pâte à toiture de zinc où, comme si rien ne s'était passé, s'agitent des employés dans leur labeur quotidien.

Aux abords de la rue de la République, deux vieillards me montrent les ruines amoncelées de l'Hôtel du Nord et me donnent force détails sur l'arrivée des sinistres teutons. Désormais, on ne voit plus que ruines et poutres calcinées. La coquette sous-préfecture et l'austère tribunal ne sont plus que des trous noirs au milieu desquels s'élèvent encore des pans de mur aux pierres noires et désagrégées. Puis c'est le quartier des hussards que n'ont pas oublié les brutes allemandes. En face la coquette maison d'un capitaine, construite depuis deux

ans a été pillée et brûlée.

Dans une maison à peine épargnée par le feu, un gamin courageux me montra les traces d'incendie sur les couvertures du lit que son père avait pu sauver.

« - Mais comment se fait-il, dis-je à mon cicérone, que l'Hôtel du Cerf que je vois au milieu des ruines ait été épargné ?

« - C'est, me dit-il, que l'hôtel est tenu par un allemand, qui reçut triomphalement l'état-major de Guillaume II.

« - Toujours les espions ! »

Un léger détour à gauche et nous voici dans la rue du faubourg St-Martin (pas de Paris).

Ici, même spectacle, même désolation, mêmes ruines. Voici l'hôpital à droite. A l'extérieur rien d'anormal, sinon quelques traces de balles aux murs et dans l'embrasure des fenêtres. A l'intérieur quelques blessés en voie de guérison.

Très affablement une sœur nous explique l'attitude brutale des allemands et nous montre les cloisons et les plafonds criblés de balles de mitrailleuse, qui arrivaient en sifflant par les fenêtres, sans heureusement – le tir venant de bas en haut – faire du mal à personne.

Dans quelques rues adjacentes, mêmes ruines, même dévastation. La fureur des barbares s'est exercée partout avec la dernière sauvagerie. La cathédrale porte aussi leur empreinte. Des obus ont écorné sa tour et cassé plusieurs balustres.

La bestialité teutonique ne s'arrêta pas aux destructions matérielles ; elle ne pouvait assouvir ses instincts que dans le sang des malheureux habitants. Soixante victimes humaines furent passées par les armes. Le maire M. Oden, paya de sa vie le courage qu'il opposa à l'arrogance germanique. Les bourreaux, sans respect pour la personnalité humaine l'enterrèrent les pieds en haut et hors de terre.

Pendant les sept jours d'occupation, les femmes restèrent dans les caves, d'autres et les hommes étaient obligés de se soumettre aux volontés des bachiques occupants qui, toujours ivres, se livraient aux pires saturnales et aux plus dégradantes beuveries.

De Senlis, le train m'emporte à Crépy-en-Valois. Le long de la route, même ravage. La gare de Robigny a subi le même sort que celle de Senlis. A Crépy-en-Valois, les boches n'ont pas dû avoir le temps de se livrer à leurs excès habituels. C'est à peine si l'on voit quelques traces de leur passage. La plus importante est l'incendie de l'armurerie de laquelle il ne reste que l'énorme fusil de l'enseigne.

A Crépy-en-Valois je suis parmi les troupes de l'arrière. La consigne est sévère. Le gendarme de service ne connaît pas ma médaille de député et il faut toute l'autorité du capitaine pour que je puisse aller en ville. Les soldats que je vois sont pour la plupart des territoriaux ; ils sont satisfaits du ravitaillement qui se fait normalement ; des vêtements chauds leur ont été distribués et leur cantonnement dans les maisons, dans les fermes sont bien aménagés. La bonne volonté des habitants et la bienveillance des officiers font le reste.

Je promène ! Des artilleurs sont arrêtés. Ils parlent languedocien ! « Parlès pas trop fort, vous coumpréné ! dis-je ». Surpris, ils se retournent, un d'entre eux me connaît, il est de Montpellier. La conversation s'engage. Ce sont des hommes de 35 à 38 ans. « Si ce n'était pas – me disent-ils – l'éloigne-

ment de nos familles, nous ne sommes pas malheureux et nous ne souffrons de rien. » Ils ajoutent : « Nous avons reçu l'ordre de retourner au feu. Les boches n'ont qu'à bien se tenir, nous allons les faire sauter avec notre petit 75. »

A Paris, à Senlis, à Crépy-en-Valois, partout je trouve une population admirable de calme, de sang-froid, de courage et de dévouement. Aucune récrimination, aucune plainte, partout le dévouement, l'enthousiasme, la pensée du devoir et la volonté énergique de repousser les brutes qui si odieusement violent le sol de la Patrie.

Prenons exemple, ici, où nous ne pouvons souffrir que de l'absence des nôtres et d'un peu de gêne économique, sur le bon état d'esprit des habitants des pays ravagés et sur le stoïcisme de nos soldats ; nous ajouterons ainsi un précieux appoint à la somme de force morale nécessaire pour rendre la France et ses alliés invincibles.

François Fournier  
Député du Gard

## Ses interventions à la Chambre

### 2 août 1917

...Sans avoir aucune prétention à être homme d'Etat, j'ai eu cependant l'avantage en 1907, au cours d'une interpellation à M. Francis de Pressensé, de parler pour la première fois de la nécessité de créer un Parlement international. Et au cours des séances du 5 juin et du 19 juin 1913, à l'occasion de la loi des trois ans, j'ai, sous une forme précise, renouvelé ma proposition de créer un Parlement international. Je me suis vu combattre par des hommes d'Etat éminents, qui qualifiait ma proposition d'idée de chimérique et qui actuellement se fait le protagoniste, avec M. Franklin-Bouillon, qui vota contre ma proposition du Parlement interallié, qui, comme la Société des Nations, procède de l'idée que j'avais l'honneur de préconiser à cette époque...

### 31 juillet 1918

...Si c'est une nécessité douloureuse, imposée par la guerre que d'arracher les enfants à leur famille, il faut au moins attendre qu'ils soient suffisamment formés et parvenus à un âge qui leur assure une résistance physique et morale suffisante pour vivre la vie de carserne, et endurer, sur les champs de bataille, toutes les peines que comporte la guerre. Je crois que, pour la classe 1920 l'appel est un peu trop prématuré. C'est prématurément que vous arracheriez ces enfants, soit à l'apprentissage qui, pour la plupart d'entre eux, ne pourra pas être repris à leur retour, soit aux études intellectuelles qui ne pourraient pas être continuées.

**22 novembre 1918**  
...Messieurs, à plusieurs reprises, j'ai eu l'honneur d'intervenir en faveur de la libération des vieilles classes et j'ai obtenu chaque fois des promesses favorables, mais l'expérience démontre que, malgré les promesses formelles et réitérées des différents Gouvernements qui se sont succédés, nous n'avons pas pu obtenir la démobilisation de classes qui auraient pu être libérées sans porter aucun préjudice à la défense nationale. Actuellement, nous avons sous les drapeaux, de la classe 1887 jusqu'à la classe 1919, trente-trois classes...



# Des témoignages...

## Un député manduellois aux Dardanelles

Paris Vendredi 14 avril 1916

Notre mission était à la fois postale et diplomatique.

Arrivé au détroit de Bonifacio, on arraisonne le bateau pour la première fois ; puis ce sont les îles de Lipati, le Stromboli en éruption du haut duquel, deux ruisseaux de feu s'écoulent jusqu'à la mer. Le détroit de Messine est en vue, nouvel arraisonnement, les italiens crient : « Viva la Francia ! Viva l'Italia ! ». Les ruines de Messine et celles de Régio de Calabre se distinguent nettement et on revit le souvenir du dernier grand tremblement de terre.

Maintenant le navire est en pleine mer Ionienne, naviguant sur une mer d'huile et sous un ciel bleu d'azur. On arrive au cap de Matapan où, quelques jours avant, a eu lieu un torpillage de navire ; puis c'est la canal de Cervi, le camp Malée, l'île de Cérigo – ancienne Cythère – célèbre pour le culte de Vénus.

On croise le «Michael-Audros», navire grec, chargés de troupes qui crient « Vive la France ! » et laissent l'illusion de l'intervention de la Grèce à nos côtés. Maintenant on vogue en pleine mer Egée qu'émaillent les Cyclades. Pendant tout ce temps, les officiers du bord se montrent aimables et complaisants et nous ne manquons pas de les questionner sur tout ce que nous voyons. A bord on est renseigné comme à terre ; les communiqués arrivent régulièrement par la T.S.F.

Enfin, on arrive à Moudros, le coup d'œil est magnifique ; il y a des centaines de navires de toutes sortes. L'accueil est chaleureux ; le général Baumann qui commande la base nous reçoit avec empressement et amabilité. Puis le général Guépratte fait à son tour, aux côtés du général Fournier, une chaleureuse réception pour nous, les trois députés français. Nous avons pu voir les travaux réalisés pour l'installation de nos troupes à Moudros et dans l'île de Lemnos.

De Moudros, le voyage continue à Gallipoli. L'arrivée au cap Hellès est émouvante. C'est d'abord l'épave rouillée du « Majestic » coulé par un sous-marin puis l'imposante masse du « River-Clyde » que les anglais ont échoué pour faire un ponton de débarquement et qui ressemble un peu au Cheval de Troie d'où les soldats sortirent rapidement et fondirent sur les Turcs par surprise. Nous sommes reçus par le général Brulard et de nombreux officiers ; nous grimons à flanc de coteau et nous nous arrêtons pour saluer nos morts inhumés dans un petit cimetière. Après une visite sommaire au fort de Sedd-El-Bahr, démolé par les flottes franco-anglaise, nous déjeunons dans une cabane en planche.

Les Turcs, qui ont sans doute aperçu le pavillon amiral, se mettent à tirer de la côte d'Asie-Mineure. Il en est ainsi toute la journée et pendant que notre mission occupe l'emplacement où fut blessé le général Gouraud, un obus tombe à 25 ou 30 mètres, projetant ses éclats jusqu'à nos pieds. Sans céder à la peur, nous accomplissons notre mission et, malgré les obus qui tombent, nous visitons l'observatoire et allons partout où nous commande le devoir. Nous pouvons ainsi constater qu'il n'y a aucune sécurité pour nos troupes, pas plus à l'arrière qu'à l'avant, aussi à mon retour à Paris conseillai-je d'évacuer Gallipoli...

Après un nouveau séjour à Moudros, c'est le départ pour Salonique, nous voyageons pendant la nuit sur un torpilleur à grande vitesse, naviguant tous feux éteints, comme un fantôme éclairé par les faibles rayons de la lune...

Au matin, se dessine la ville de Salonique paresseusement accroupie au flanc des collines et parsemée de nombreux minarets blancs, lançant vers le ciel leurs pointes effilées. Dans cette ville, 70 mille juifs

restent fidèles à la culture française et on entend beaucoup parler notre langue. Le débarquement de nos troupes se fait rapidement et dans de bonnes conditions.

Très affable, le général Sarraïl nous reçoit et nous donne tous les renseignements dont nous avons besoin. Nous accomplissons notre mission postale et nous sommes reçus par le consul de France.

La population prise entre différents courants, reste assez réservée ; néanmoins, elle manifeste dans son ensemble des sentiments assez francophiles. Mais la propagande boche est intense et sur quatre journaux de langue française, deux sont aux mains des Allemands. Sans doute que depuis, cela a cessé.

Nous nous dirigeons ensuite vers le Vardar et le front serbe. C'est d'abord un voyage en chemin de fer le long d'un fleuve en crue, dont les eaux ne laissent parfois que la largeur de la voie unique serrée contre les rochers en falaises abruptes. C'est enfin Gourmenitsa, station frontière où le chef de gare parle bien le français. A partir de là, on voit chaque cent mètres un poste composé de sept à huit gardes, parmi lesquels se trouvent des vieillards de 70 ans qui, farouchement, l'arme aux pieds, gardent le sol de leur pays que violent quelquefois les comitadjs et que menace l'ennemi.

C'est ensuite Guevgueli ! Il faut quitter le train et pour aller plus loin il n'y a qu'un loril – quadricycle à moteur allant sur rails. – On file à vive allure et bientôt la mission arrive à Stroumitza-gare, bombardée de la veille. Tout à côté sont des maisons en ruine qui attestent des ravages de la dernière guerre balkanique. Avec ingéniosité, nos troupes s'y sont installées et jouissent ainsi d'abris relativement confortables. Le canon gronde non loin, mais impassibles, nos courageux soldats vaquent à leurs travaux.

Tout à coup, les mâles accents de la « Marseillaise » se font entendre et viennent, comme un rayon de soleil, réchauffer les cœurs de tous ceux qui sont loin de la mère-patrie. C'est la rentrée du drapeau que vaillamment les combattants viennent de faire flotter face à l'ennemi.

Il est nuit, il faut repartir, mais les roues d'un canon sont engagées dans une brèche du pont par laquelle un cheval est tombé dans la Vardar. Finalement on part et, à vive allure, le loril atteint la première gare. Là, nous sommes avisés qu'un train arrive en face sur la voie unique. L'intrépide conducteur n'écoute que son courage et veut gagner de vitesse afin d'arriver avant le train sur la voie de garage.

Soudain ! une énorme lanterne apparaît. C'est le train ! Sans mot dire le lieutenant du génie qui est au volant, met de l'avance sur l'allumage et file de plus belle. A deux pas de la lanterne on s'aperçoit qu'elle est tenue à deux mains par un garde-voie.

Un moment après deux lanternes apparaissent. Il n'y a plus de doute, c'est le train ! L'émotion est très grande sur le loril, on n'est pas encore à la bifurcation. On y arrive pourtant, mais l'aiguille est cadencée. Il faut cependant dégager le loril si on ne veut pas le laisser écraser par la lourde locomotive. Enfin, après avoir fait des signaux de détresse au train, dans un effort suprême le loril est placé sur l'autre voie et le train peut filer.

Nous avons pu voir à Guevgueli, des blessés étendus sur le quai de la gare, attendant leur transport à l'hôpital. Puis c'est le retour à Salonique, dans la nuit, sur un train à marche lente et tous feux éteints. Nous pûmes rencontrer M. Vénizelos et Denys-Cochin venu par la gare du Péloponèse. Nous apprenons alors des choses fort intéressantes. Le roi de Grèce, d'éducation allemande, sous l'influence de sa

femme s'est débarrassé des interventionnistes et en premier lieu, de M. Vénizelos et a dissout ensuite la Chambre.

Le peuple connaît bien son histoire, et se souvient que ce sont les Russes, les Anglais et les Français qui, lors de la bataille de Navarin en 1827, délivrèrent la Grèce du joug Turc. Il a une répugnance insurmontable pour les bulgares. Cependant, fatigué par la dernière affaire balkanique, il n'est pas décidé à la guerre et, s'il doit la faire, il la fera aux côtés de français.

De retour en France, j'ai dit au Président du Conseil des ministres qu'il fallait rester à Salonique et y rassembler de nombreux contingent en espérant que le roi de Grèce se décide à marcher au secours de la victoire.

François Fournier  
Député du Gard



## Carnet de Monbel Marius

Commencé à Sancey (Meurthe et Moselle) le 11 juin 1916

12 juin : Préparatifs pour monter à la tranchée où nous devons effectuer la relève ce soir à 23 h., secteur Flirey. Pluie, temps menaçant.

13 juin : Sommes arrivés à Bernécourt à 9 h. du soir, monté à la tranchée ce matin pour ravitailler... Trajet Noviant-aux-Prés, poste P.C. Flirey – Bernécourt sans trop être inquiété par les obus. Artillerie modérée, lutte avec grenades et torpilles aux premières lignes.

14 juin : Pluie, secteur tranquille, continuation de guerre de tranchées sans trop grande perte, routes abominables pour mon nouveau travail qui m'oblige de faire mon service à vélo. 17 h. une lutte de tranchées s'engage de part et d'autre, l'artillerie devient très active, et un duel d'artillerie s'engage jusqu'à 20 h. arrosant de temps en temps les tranchées adverses d'obus de tous calibres, sans grande perte pour nous, 2 cyclistes blessés dont l'un par éclat aux reins. Nuit calme sur la majeure partie de notre secteur, des feux de salves ont été exécutés appuyés par les mitrailleuses, pour empêcher l'ennemi de se fortifier et de remonter leurs tranchées entamées par nos canons de tranchées.

15 juin : temps nuageux. Après avoir passé la nuit à Bernécourt, à 9 h., de nombreux abris plus ou moins solides sont adossés dans ce vallon dans le flanc de la crête. Assis dans un de ces abris rustiques je dépeins ce que je vois à travers une petite ouverture : un bois de sapin, tout près le cimetière militaire, allemands et français reposent du dernier sommeil. Croix de bois faite par le génie, où est écrit le nom du héros, ainsi que son régiment, ou simplement ici repose. Des camarades ont fait une cotisation pour acheter une couronne, gage d'amitié. D'autres plus ingénieux, ont façonné avec des plantes et des fleurs, un semblant de tombeau. Chaque jour un soldat arrose et entretient le petit cimetière, où des milliers de cadavres y sont entassés. A ma droite la route qui conduit de Bernécourt à Flirey, route que les obus balayaient de temps en temps par rafale, tuant ou blessant toujours quelques soldats. A ma gauche le poste de secours et l'ambulance où les blessés et les malades viennent se faire soigner. Pansements rapides l'auto sanitaire emporte ceux qui sont évacués, les autres moins atteints rejoignent à pied l'infirmerie.

Le temps est beau, les arbres sont verts car c'est la belle saison, quelques-uns sont fuchés par la mitraille, voici que nos 75 tapent sec et les obus avec un sifflement aigus font à leur tour de la bonne besogne dans les lignes allemandes. Pendant la nuit, sur cette route, c'est le long défilé des cuisstos qui apportent la soupe aux combattants, c'est le grand mouvement que favorise la nuit. Voici après le défilé des caissons d'artillerie qui vont ravitailler leurs pièces respectives, au retour ce sont les douilles vides qui retournent à l'arrière pour le rechargement. Un coup de clairon car voici un avion, chacun rentre dans l'abri, nos batteries anti-avions commencent leurs ronronnements pour faire retourner l'avion de reconnaissance dans les

lignes ennemies...

17 h. duel d'artillerie violent par intermittence. Pendant la nuit, les boches font des tirs de barrages toutes les heures pour entraver le ravitaillement. Je vais profiter de cette nuit pour monter au P.C. y prendre musette et imperméable en vue de prendre la relève demain.

16 juin : Les avions sont assez actifs cette après-midi recherchant les emplacements de batterie pour régler les tirs d'artillerie.

17 Juin : Noviant a été bombardé à 15 h. par la grosse artillerie allemande, une rafale de gros obus tombée sur un rassemblement d'une compagnie du 97ème a tué 25 hommes, il y a une quarantaine de blessés dont certains sont morts à l'hôpital.

18 juin : Sommes descendus à la Carrière ce matin à 1 h., cantonnés dans les sapes. Je m'occupe du ravitaillement de nos officiers et de la correspondance des hommes. Duel d'artillerie de 14 h. à 16 h. assez violent par intermittence, quelques artilleurs blessés arrivent au poste de secours. Combat à la grenade, torpilles et tuyaux de poêle à la tranchée.

20 juin : Apprends mon départ en perme. Parti à 23 h. de Toul, arrivée le 23 pour repartir le 30 juin, je constate un moral excellent à l'arrière, confiance illimitée au succès de l'armée russe, bon espoir en l'armée anglaise, ainsi qu'aux italiens, pour un peu on nous reprocherait de n'avoir encore rien fait. La majeure partie de la population attend la fin de la guerre pour septembre ou octobre, contrairement à l'armée qui voit encore lointaine la fin des hostilités.

5 juillet : montons à la tranchée ce soir à 18 h. par un temps abominable, il pleut à torrent depuis ce matin ce qui rendra la marche difficile dans les boyaux.

6 juillet : Malgré la pluie, je suis renvoyé en course aux premières lignes, ce qui rend la journée et la nuit en marches fatigantes d'une quarantaine de kilomètres, d'autant plus que mon vélo est cassé. De 16 h. à 18 h. l'ennemi nous arrose d'engins de tranchées sans pertes, l'artillerie ne répond à la notre qui ne cesse de la harceler toute la journée.

7 juillet : Je me réveille, rompu par la marche de la veille. Dans ma cagna l'eau suinte de partout et 3 à 4 centimètres recouvrent le sol, ce qui fait que l'humidité nous engourdit, en plus de cela l'eau dégouline sur moi, je suis obligé de me couvrir d'une toile de tente. Nos engins de tranchée ont bouleversé les tranchées ennemies détruisant les défenses accumulées devant nos lignes.

8 juillet : Pendant la nuit l'artillerie a été assez active principalement sur notre gauche. L'artillerie allemande reste réservée, ce qui me fait présumer, qu'ils sont prêts sous peu à faire sauter une ou plusieurs mines. Pendant la soirée, l'artillerie est très active dans la direction de St-Mihiel où on entend le roulement continu du canon lourd.

9 juillet : A 14 h. notre artillerie exécute, avec le concours des crapouillots, des tirs de défense de tranchées allemande jusqu'à 16 h. L'ennemie répond assez énergiquement. L'artillerie allemande reste toujours calme, à 7 h. les allemands sont un peu plus actifs. La nuit passablement active a permis aux allemands de réparer les dégâts causés pendant nos tirs de la journée. Quelques petits combats à la grenade ont eu lieu à certains petits postes et il pleut toujours.

10 juillet : Beau temps dans l'après-midi, les avions sont assez actifs des deux côtés, mais il n'y a pas d'engagement. Les allemands ont fait des tirs de grenades à fusils de tranchée et des 77 auxquels notre 75 a répondu assez activement.

11 juillet : A 18 h. nous apprenons que notre gauche doit tenter un coup de main à la grenade avec une centaine d'hommes pour enlever les petits postes ennemis et balayer la première ligne vers 21 h. 30. A 23 h. l'activité règne dans le secteur, la terre tremble sous les éclatements d'obus. Les boches répondent par un tir de barrage et des engins de tranchée d'assez gros calibres, nous infligeant de petites pertes. Nous n'avons pas mangé depuis ce matin.

12 juillet : Nous avons été relevé ce matin à 2 h., j'apprends que le coup de main d'hier a assez bien réussi. L'équipe de bombardiers a nettoyé la tranchée allemande et ramené 5 prisonniers.

13 juillet : Quelques obus sont tombés à proximité de Bernécourt où nous sommes cantonnés.

14 juillet : Aujourd'hui l'ordinaire a été amélioré de jambon, d'un demi-litre de vin, biscuit et champagne ainsi qu'un cigare à 0,10 fr. La compagnie est allée travailler ce matin de 3 h. 30 à 8 h. 30 pour terminer un boyau d'évacuation. Le soir, quelques soldats du génie, des artilleurs et des chasseurs s'étaient déguisés en mauresques, un orchestre composé de boîtes en fer blanc et d'entonnoir les accompagnaient.

15 juillet : Assez beau temps aujourd'hui, le secteur est assez tranquille, mais le 4ème bataillon nous remplaçant à la tranchée a eu assez de pertes.

16 juillet : cette nuit une de nos pièces à longue portée a bombardé les cantonnements ennemis, on s'attend à des représailles. Ce matin à 9 h., on a fait mettre les hommes dans les abris. Nos canons continuent à tirer sur les lignes ennemies. A 20 h. la grosse artillerie allemande, en représailles à notre bombardement nocturne, a bombardé Noviant-aux-Près, on a compté 56 obus de 130, l'église a un peu souffert, il y a eu 1 tué et 4 blessés.

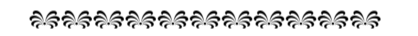
18 juillet : Notre artillerie est assez active, mais l'artillerie allemande ne répond pas. Temps lourd et orageux.

19 juillet : L'après-midi a été assez mouvementée par la lutte d'engins de tranchée. L'automobile sanitaire replie quelques blessés par éclat de bombe. Deux des caporaux ont été tués. L'artillerie devient plus active dès la tombée de la nuit. Le matin, une de nos escadrilles a survolé le front ennemi pour y effectuer un bombardement.

20 juillet : Journée calme à la tranchée, notre artillerie devient de plus en plus active à la tombée de la nuit, mais pas de réponse de l'allemande.

22 juillet : Notre départ de ce secteur semble imminent. Les avions ont été actifs durant la journée, la lutte de tranchée aussi.

Marius Monbel ayant quitté le front avec sa compagnie, il ne note plus rien concernant les opérations dans son carnet qu'il poursuit jusqu'au 8 août, suivent alors des réflexions sur la religion et quelques poésies



## Ernest Barban

Seulement quelques mots, mais tellement chargés d'émotions

